

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :
4, Place Clichy, Paris (9^e)

2^e Année. — N^o 42 — 15 Octobre 1918.

Abonnements :
Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Manifeste du Conseil de Régence. — Alsace-Lorraine et Pologne. — La Pologne et la Paix. — Roman Dmowski. — En Pologne. — Retour en arrière, par L. SAISSET. — La patrie polonaise et la religion, par M. MARTIN. — Les Allemands à Lodz, par W. GETTLICH. — Armée Polonaise. — Dernière Nouvelle. — Feuilleton : Le Juif de Lubartow, par A. SZYMANSKI (fin).

Manifeste du Conseil de Régence

Varsovie, 6 octobre.

Le Conseil de régence a adressé un message au peuple polonais déclarant que la volonté de la nation est à l'heure actuelle unanime, claire et résolue. Parlant du programme du président Wilson, dont les principes « sont acceptés par le monde entier comme base des futurs rapports entre les nations », le Conseil de régence dit ce qui suit :

En ce qui concerne la Pologne, ces principes réclament la création d'un État polonais indépendant comprenant tous les territoires polonais, ayant un accès libre à la mer et dont l'indépendance politique et économique ainsi que l'intégrité territoriale doivent être garanties par les traités internationaux.

Pour réaliser ce programme, le peuple polonais doit faire preuve de solidarité et employer toutes ses forces afin que sa volonté inébranlable soit reconnue par le monde entier.

C'est dans ce but que nous décidons :

De dissoudre le Conseil d'Etat, de constituer un gouvernement composé de représentants des opinions politiques et de toutes les classes de la nation, d'enjoindre à ce gouvernement d'élaborer avec les représentants des groupements politiques une loi électorale pour l'élection à la Diète sur les plus larges principes démocratiques et de la soumettre au plus tard dans un mois à l'approbation du Conseil de régence pour sa promulgation, enfin immédiatement après, de convoquer la Diète et de remettre à sa décision l'organisation du pouvoir suprême de l'Etat entre les mains duquel le Conseil de régence déposera son pouvoir conformément au serment prêté.

Polonais, notre sort repose à l'heure actuelle dans une grande mesure entre nos mains. Montrons-nous dignes des puissantes espérances que nos pères ont nourries plus d'un siècle dans l'oppression et la misère. Que tout ce qui pouvait nous diviser se taise et que retentisse un seul cri puissant :

Vive la Pologne unie et indépendante!

Le Conseil de régence : Kakowski, Lubomirski Ostrowski.

Contresigné : Le président du conseil Kucharzewski.

Alsace-Lorraine et Pologne

Voilà pourtant deux réalités positives du programme Wilson auxquels l'Allemagne sans doute, ne voudra point se soumettre tant qu'il lui restera un souffle. Jacques Bainville, remarque à ce sujet :

Le président Wilson insiste sur une acceptation pure et simple de ses quatorze principes. De ces quatorze principes, il en est qui sont généraux, susceptibles d'interprétation. Mais il en est deux, entre autres, qu'il doit être impossible à l'Allemagne d'esquiver, car ils posent des questions territoriales. Ils'agit de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne. Là-dessus, aucune échappatoire n'est concevable. Il faut que l'Allemagne ait restitué l'Alsace-Lorraine et que la Prusse renonce à la Posnanie et à Dantzig.

Or, l'Alsace-Lorraine, c'était non seulement le glacis, mais le gage commun de l'Empire allemand. Et la patrie polonaise de l'Etat prussien, c'était ce qui donnait à la Prusse de la consistance en Allemagne. Sans Pologne, la Prusse redevient un « royaume de lisières ». Peut-elle d'emblée, accepter cela? Et quelle garantie, l'Allemagne donnerait-elle qu'elle l'accepte? C'est encore une question.

La Pologne et la Paix

Les exigences du président Wilson affolent l'Allemagne. Elle paraît répondre avec sang-froid à la demande d'évacuation du territoire français envahi, mais elle ne dissimule aucune crainte en ce qui concerne la restitution de ses vols.

La discussion n'est pas ouverte que déjà elle ne songe plus à respecter intégralement tous les points du message.

Le prince Max de Bade déclare dans le journal *La Presse de Bade* :

« La question d'Alsace-Lorraine et celle de la Prusse orientale (Pologne prussienne) ne peuvent être soumises à aucune discussion quelconque. »

On a donc accepté de discuter..., aussi bien que si on était vainqueur... et cette discussion s'amorce comme une mise en demeure de ne pas toucher à la sacro-sainte Allemagne :

La *Strassburger Post* prend soin, en effet, (7 octobre, 2^e édition), de spécifier :

« Si les quatorze points du programme de M. Wilson fournissent une base favorable de négociations, il n'est pas question de les adopter et de les appliquer tels qu'ils sont.

« Le gouvernement du prince Max de Bade n'a pas dit qu'il s'y ralliait complètement, et il ne pouvait pas le dire, car il y a dans le programme de M. Wilson des articles que l'Allemagne ne saurait accepter à moins d'être vaincue et écrasée. Il en est ainsi par exemple, de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Le programme de la majorité du Reichtag prévoit l'autonomie de l'Alsace-Lorraine, mais dans le cadre de l'empire; jamais la majorité, ni le gouvernement n'ont envisagé la question de l'abandon d'un pays qui a fait partie intégrante du domaine historique de l'Allemagne. L'Allemagne n'est pas davantage disposée à accepter l'article 14 du programme de M. Wilson qui demande la création d'une Pologne libre comprenant les provinces polonaises incorporées en Prusse. Ce serait pour l'empire un suicide moral et matériel; il n'y consentira jamais de plein gré. »

La *Gazette de Francfort* ne conseille que des adhésions conditionnelles :

« Il faut reconnaître aussi que dans le discours du prince Max de Bade il y a une équivoque : il a déclaré qu'il acceptait comme base de discussion le programme de Wilson. Or, ce programme prévoit le règlement international de la question polonaise et de la question d'Alsace-Lorraine. Si l'on prend ses paroles au pied de la lettre, le prince de Bade a l'air de dire que l'Allemagne se bat jusqu'à la mort pour avoir le droit de négocier à propos de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne. Ce n'est évidemment pas là sa pensée. Le chancelier considère que de toute façon le territoire de l'empire doit demeurer intact. »

Les journaux polonais paraissant en Allemagne ripostent. Ils publient une déclaration disant que l'injustice faite à la Pologne est sur le point d'être réparée, grâce à la guerre mondiale.

La Pologne doit travailler à la réalisation du grand Etat polonais ayant un accès libre à la mer et englobant toutes les régions polonaises.

La déclaration approuve l'attitude des députés polonais au Reichstag.

Le *Lokal Anzeiger* raconte, d'autre part, que le député polonais Korfanty se promenait, avant-hier, dans les couloirs du Reichstag avec une carte des territoires prussiens qu'il faudrait céder à la Pologne.

ROMAN DMOWSKI

Nous apprenons que les organisateurs du Congrès Polonais qui a eu lieu le 28 août à Detroit (Michigan, États-Unis), ont désigné comme futur candidat à la Présidence de la République Polonaise, M. Roman Dmowski.

Fortuna audaces juvat.

M. Dmowski a prononcé au Congrès de Detroit un discours, qui d'après le président du Congrès, M. Piekariski, fera époque dans l'histoire des nations.

« Je ne vous présente pas notre hôte » a dit le président à nos compatriotes d'Amérique; et il a cité les paroles du célèbre (?) écrivain anglais, Chesterson, qui « ne connaît que six grands hommes d'Etat en Europe, dont l'un est M. Roman Dmowski. » (1)

Nous ignorons qui sont les autres, mais nous voudrions savoir surtout, si les Polonais de Pologne, ceux de Varsovie, de Cracovie et de Lodz tressent des couronnes au même héros.

Nous rappelons seulement que M. Dmowski a été blackboulé aux élections de la Douma par les partis ouvriers et par les Juifs. Qu'il soit antisémite, c'est un fait connu — et si connu qu'il l'avoue sans honte! Mais il se dit démocrate, et c'est jouer de malheur, car c'est justement la vraie démocratie polonaise qui n'a pas voulu de lui!

Voyons son discours :

« Les peuples ont vécu des heures difficiles, mais c'est la Pologne qui a vécu les plus douloureuses. Au début de la guerre, nous nous sommes trouvés dans une situation critique, et si nous savions d'un côté ce que nous eut donné l'Allemagne victorieuse, nous ne savions pas ce que donneraient les alliés.

Deux pays libres auxquels s'est associé le peuple italien comprenaient les aspirations de la Pologne.

Parmi eux cependant se trouvait la Russie qui proclama un manifeste, mais n'avait aucune intention sincère à notre égard. C'est elle qui empêchait les autres peuples de prendre une décision ferme sur la question polonaise. Elle considérait cette question comme sienne et voulait la résoudre seule. Elle ne donnait aucune garantie d'avenir. Elle fut longtemps une barrière entre la Pologne et les peuples européens: nous ne pouvions nous exprimer sincèrement, le gouvernement du tsar était notre seul intermédiaire. Même après sa retraite de Pologne, la Russie gardait la même situation prépondérante. »

Nous regrettons que M. Dmowski ait oublié de dire au Congrès que de tous temps il fut en pourparlers avec le gouvernement du tsar et avec le tsar lui-même, pour obtenir ce qu'il qualifie aujourd'hui de concessions menteuses. Et cela sans avoir aucun mandat, et avant même d'être député. M. Dmowski ne pouvait ignorer que toute la Pologne aspirait déjà à son indépendance, et ceux même que ses amis appellent avec mépris « austrophiles » valent bien les anciens « russophiles » de sa trempe.

Nommons seulement M. Kucharzewski qui pendant son séjour à Lausanne, plaida la cause polonaise, devant le monde entier. Actuellement, M. Dmowski refuse à la minorité du congrès, c'est-à-dire à tous les partis avancés vraiment démocrates, voix au chapitre dans l'organisation future de la Pologne. Cette minorité n'a même pas été admise au congrès de Detroit... Et M. Dmowski se plaint du manque d'entente entre les partis!

Il y trouve une excuse :

« Ce manque d'entente n'est pas le résultat de nos défauts politiques, c'est la conséquence de notre terrible situation. Au début de la guerre, nous avions le choix entre deux ennemis : les autres peuples savaient où étaient leurs ennemis et leurs amis. Mais les plus clairvoyants d'entre nous savaient bien que la domina-

(1) Voir *Polak* N^o 68.

tion allemande ne se limitait pas à la Prusse, mais à toute la Pologne, car Petersbourg et Vienne étaient sous la tutelle allemande. Les Allemands ne visaient qu'un seul but : régler la question polonaise à leur profit. Les uns voyaient donc les dangers de l'Allemagne ; d'autre part il n'y avait pas de gouvernement plus barbare que celui des Moscovites à Varsovie.

On m'a demandé un jour, au cours d'une réunion à Varsovie, pourquoi nous étions contre l'Allemagne et l'Autriche, pays civilisés, tandis que nous marchions avec les hordes désorganisées de la Russie. Je répondis que s'il en était autrement il eut fallu depuis longtemps faire la crotte sur la Pologne.

Et voici ce qu'a dit un des plus « grands hommes d'état » de l'Europe. Nous comprenons pourquoi les démocrates polonais sont profondément hostiles aux nationaux démocrates, et nous regrettons seulement que pour la gouverne des profanes, M. Dmowski n'ait pas chanté son discours sur l'air d'une vieille romance connue : *Oublions le passé!*

EN POLOGNE

Les Polonais et l'Autriche

Les Polonais réclament avec plus d'insistance que jamais leur indépendance ; le 20 octobre, leurs députés au Reichsrat n'ont pas craint de déposer une motion conforme aux idées développées par le président Wilson en ce qui concerne la Société des nations et portant, entre autres, des déclarations ainsi conçues :

1. Les partages de la Pologne ayant été un acte de violence commis contre la nation polonaise, nous demandons la reconstitution d'un Etat polonais indépendant composé de toutes les parties de la Pologne, par conséquent avec son propre littoral maritime, et comprenant tous les territoires habités par une population en majorité polonaise, en particulier la Silésie.

2. Nous nous refusons à ce que la question polonaise soit traitée comme une question intérieure de n'importe lequel des Etats copartageants, rejetons toute solution unilatérale de la question polonaise et exigeons l'admission de représentants de la nation polonaise au congrès de paix qui aura à trancher la question polonaise.

Retour en arrière

Nul peuple ne peut être plus heureux des victoires définitives de l'Entente que le peuple polonais.

Elles lui dictent nettement sa politique future, et le libèrent des servitudes diplomatiques qui le liaient à l'Allemagne et à l'Autriche.

Elles vont créer au lieu d'équivoques successives, de désillusions et de fausses démarches, l'assurance d'une

solution nette, et d'une solution venant de la nation elle-même.

La mésentente et la nervosité habilement entretenues par l'Allemagne entre les partis, aboutiront peut-être à une période d'inactivité qui sera une période de réflexion salutaire où les uns et les autres verront la voie que demain ils devront suivre.

Amis ou ennemis de l'Entente sont désormais obligés de reconnaître qu'elle seule les sauve, et qu'elle cherchera à rétablir l'équilibre européen sur des bases tout autres que celles proposées par l'Allemagne ; pour la Pologne, c'est dès aujourd'hui « la plus grande Pologne » qu'il faut prévoir, et la République Polonaise érigée non en royaume austro-boche, mais en vraie démocratie.

Un retour en arrière sur la politique allemande et autrichienne de ces derniers mois est nécessaire aux lointains spectateurs d'occident qui jugent d'après une vue incomplète des événements, et quelques opinions glanées deci delà, aux hasards des informations que les journaux, occupés d'autres nouvelles, ne développent jamais outre mesure.

On a constaté une certaine hâte de la part des empires centraux à résoudre la question polonaise ou tout au moins à réaliser une entente que l'Allemagne désire à son profit. A cet effet, le prince Janusz Radziwill fut convoqué le 11 août au G.Q.G. alors que précédemment le grand maître de l'heure, Ludendorff avait fait répondre à M. Ostrowski qu'aucune question n'était en litige. L'Allemagne cependant désire écarter le plan austro-polonais de la réunion de Galicie et du Royaume et réaliser au contraire une combinaison anti-autrichienne en exploitant les tendances de l'activisme polonais.

La Galicie en fut « troublée et surprise » lisons-nous dans le *Czas*, (*Le Temps*) de ce moment. Cependant que le comte Burian exprimait sa tranquillité satisfaite à la *Neue Freie Presse*.

Contradictions des communiqués et interviews après lesquels le prince Radziwill assura qu'il n'avait fait qu'un voyage d'informations tant au Q.G. qu'à Berlin et à Vienne, que la solution austro-polonaise n'était pas définitivement écartée et qu'elle demeurerait une des possibilités politiques à prévoir. On a beaucoup parlé de ces voyages, mais on a négligé de nous rapporter les impressions polonaises à ce sujet.

Un vif mécontentement s'est fait immédiatement jour dans la plupart des milieux politiques : à part une très petite minorité de germanophiles varsoviens et posnaniens, la solution allemande ne convenait à personne. Et quels que soient les actes et les paroles du prince Radziwill, la simple supposition qu'il avait pu laisser à l'Allemagne l'espoir de pactiser révoltait la nation entière : on l'accusait d'avoir voulu embrouiller la situation pour agir secrètement ; on parlait de « honte éternelle » de « trafic de la patrie ». Une indignation d'être toujours sous la tutelle étrangère, une hâte à secouer le joug fit dire que le gouvernement de Var-

sovie n'est rien, qu'il ne représente pas la nation, et que seule la Diète sera l'émanation de la volonté nationale. *Le Glos Narodu* — organe cracovien — écrit : « Nous saluons comme un document important les assurances d'après lesquelles aucune solution n'interviendra sans que les représentants de la nation aient été appelés à exprimer leur sentiment ».

D'autre part, en face des actes précipités des activistes, et de la sécurité des passivistes, il est question d'une agitation populaire dont la portée est autrement intéressante que toutes les démarches diplomatiques : on veut y voir l'influence du bolchevisme parce qu'il est décidé que tout mouvement populaire slave est du bolchevisme, et il y a là évidemment une influence de voisin à voisin. Mais cette prétendue anarchie qui n'est autre qu'un radicalisme socialiste, fruit du mécontentement des partis d'extrême-gauche, est peut-être la source la plus féconde de régénération. Que les cercles gouvernementaux le considèrent avec pessimisme, accusent les propriétaires ruraux d'indifférence coupable à cet égard, cela n'est point pour nous étonner de la part du conservatisme bourgeois.

Ne nous fions pas aux dénonciations contre des agitateurs professionnels, et contre certains révolutionnaires patentés. Il est exact que le régime de l'occupation étrangère et tout son cortège de maux ait amené une démoralisation profonde dans le peuple. Mais il est vrai aussi que les partis socialistes ont réagi énergiquement entraînant avec eux les modérés et les mécontents et demandent l'indépendance entière de la Pologne, le régime républicain et la convocation de la Diète nationale.

Avec ceux-là qui ne connaissent pas, et pour cause les ambages de la diplomatie, les secrets de la dialectique, il est évident que l'Allemagne ne peut rien espérer. Pour nous, ils représentent la seule, la vraie puissance polonaise, et ses instinct d'orgueil, de révolte et d'indépendance sont les meilleures armes destinées à détruire à l'orient de l'Europe, les derniers vestiges de l'orgueil allemand.

L. SAISSET.

La patrie polonaise et la religion

Il faudrait vraiment remonter à l'antiquité, pour trouver, dans l'histoire, des nations comparables à la Pologne en intensité de patriotisme religieux. S'il est un pays où, ainsi qu'à Rome ou Athènes, le mot religion est synonyme de race, de coutumes, de patrie, et où cette identification apparaît naturelle et solide, c'est bien celui-là. Aussi, regarder la place que le catholicisme tient en Pologne, c'est, d'un coup d'oeil, saisir le principal aspect de la vigueur et de la résistance nationales dressées contre les envahisseurs.

Le catholicisme, en effet, s'est imposé là avec une

Le Juif de Lubartow

PAR
A. SZYMANSKI

(Suite et fin).

Vous venez sans doute de Varsovie ? Ce n'est qu'hier qu'on m'a dit que vous étiez ici depuis quatre mois... Comme c'est dommage que je l'aie appris si tard ! Je serais venu vous voir tout de suite... Aujourd'hui je vous ai cherché pendant plus d'une heure, j'ai été jusqu'au bout de la ville, et nous avons une gelée, que le diable l'emporte !... Laissez-moi faire, je ne vous dérangerai pas longtemps, et je ne vous dirai que quelques mots.

— Que veux-tu ?

— Je voudrais causer un peu avec vous.

Cette réponse ne m'étonna nullement. J'avais déjà rencontré beaucoup de gens qui étaient venus me voir uniquement dans le but de causer avec un homme fraîchement arrivé du pays ; parmi eux, il y avait des juifs. Ils obéissaient aux mobiles les plus divers : les uns étaient tout simplement des curieux et des bavards ; d'autres désiraient avoir des nouvelles de leur famille ; les troisièmes étaient des politiciens dont plus d'un avait la tête à l'envers. En général, la politique avait beaucoup d'attrait pour eux. Je ne fus donc nullement étonné du désir exprimé par le nouveau venu, et bien que je j'eusse voulu être débarrassé au plus vite de l'odeur peu ragoûtante des peaux dont se composait sa *docha*, je lui offris gracieusement de se mettre à l'aise et de s'asseoir.

Le Juif, visiblement enchanté, fut bientôt près de moi, et je pus le considérer avec plus d'attention.

Tous les traits les plus ordinaires de la race juive se retrouvaient en lui : son nez, gros, allongé et tordu de côté, ses yeux perçants comme ceux d'un faucon, sa barbe pointue, son teint de concombre plus que mûr, son front bas entouré d'une chevelure épaisse, tout cela se retrouvait en mon visiteur, mais, chose étrange ! tout cela, pris ensemble et rehaussé par l'expression de

franchise et de sympathie qu'on lisait sur son visage amaigri, ne me déplut nullement.

« Dis-moi d'où tu es, comment tu t'appelles, ce que tu fais ici et ce que tu veux savoir de moi. »

— Je suis Srull, de Lubartow. Vous connaissez peut-être ce village près de Lublin ?... Là-bas, on pense que c'est bien loin, et autrefois je le croyais aussi, mais maintenant, ajouta-t-il en accentuant ce mot, nous savons que Lubartow est tout près de Lublin.

— Es-tu ici depuis longtemps ?

— Oh oui ! depuis trois ans.

— Il n'y a pas longtemps alors ; il y en a qui sont ici depuis vingt ans, et j'ai même rencontré en route un vieillard de Wilna qui habite ce pays depuis cinquante ans. Ceux-là sont ici depuis longtemps.

Mais le Juif me répondit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

« Je ne m'inquiète guère des autres, je sais seulement que je suis ici depuis fort longtemps. »

— Tu es seul sans doute, puisque le temps te paraît si long ?

— Je suis avec ma femme et ma fille. J'avais quatre enfants quand je vins ici, mais le voyage est si long ! Il dura une année entière... Vous ne savez pas ce que sont ces étapes ! Trois de mes enfants moururent en même temps, dans l'espace d'une semaine. Trois enfants, c'est facile à dire... je ne savais où les ensevelir, car il n'y a pas de cimetières pour nous là-bas... Je suis un *chasyd* (1), ajouta-t-il plus bas, vous savez ce que cela veut dire... J'observe ma religion... et Dieu me punit.

Et il s'arrêta tout ému.

« Mon cher, dans une telle position, il est difficile d'y penser ; et puis c'est bien la même chose, car la terre partout est de Dieu, » lui dis-je en matière de consolation.

Mais mon Juif tressauta comme si quelque chose l'avait piqué.

« La terre de Dieu ? de quel Dieu ? Que dites-vous ? C'est une terre de chien ! »

Et il se mit à cracher.

« Ne parlez pas ainsi, c'est une honte ! Une terre de Dieu qui ne dégele jamais... C'est une terre maudite. »

(1) Juif qui observe scrupuleusement tous les préceptes du Talmud.

Dieu ne veut pas qu'elle soit habitée ; s'il l'avait voulu, elle ne serait pas ainsi. Elle est maudite ! misérable ! »

Et il se remit à cracher, et à frapper du pied. Les lèvres serrées, et les doigts repliés convulsivement, il menaçait la terre vakouté qui n'en pouvait mais, murmurant des malédictions en juif, jusqu'à ce qu'épuisé par cet effort, il tombât plutôt qu'il ne s'assit sur sa chaise.

Tous les déportés, quelles que soient leur religion ou leur nationalité, détestent la Sibérie ; mais il était visible que fanatique *chasyd* ne savait pas haïr à demi. J'attendis qu'il se tranquillîât. Elevé à une rude école, le juif retrouva bientôt son sang froid, maîtrisa son émotion, et quand, au bout de quelques minutes, je levai sur lui un regard interrogateur, il me répondit :

« Excusez-moi ; je n'en dis rien à personne, car avec qui parler ? »

— Est-ce qu'il n'y a guère de juifs, ici ?

— Sont-ce des juifs ?... Ils n'observent pas leur religion.

Redoutant, toutefois, une nouvelle explosion, je résolus de couper court à cette conversation et lui demandai ce qu'il avait à me dire.

« Je voudrais savoir ce qui se passe là-bas... Il y a si longtemps que je suis ici, et je n'ai jamais eu de nouvelles de là-bas. »

— Ta question est si étrange que je ne puis y répondre immédiatement. J'ignore ce qui t'intéresse... Serait-ce la politique ? »

Le juif se tut.

Croyant que mon hôte, comme beaucoup d'autres, s'intéressait à la politique sans y rien comprendre, je lui fis le récit stéréotypé, tellement je l'avais déjà fait de fois, de la situation politique en Europe, en Pologne, etc. Mais le juif donnait, sur sa chaise, des signes d'impatience.

« Cela ne t'intéresse donc pas ? lui demandai-je. »

— Je n'y ai jamais songé, répondit-il avec franchise.

— Ah ! je sais maintenant ce que tu veux ; tu désires savoir comment va le commerce et si les juifs de là-bas font de bonnes affaires ?

— Ils en font de meilleures que moi.

— C'est juste. Alors tu veux savoir si la vie, chez nous, est chère ; quel est le prix de la viande, de la farine, etc ?

merveilleuse profondeur. Il a semblé tout de suite la seule fleur d'idéal qui convienne à la race polonaise — les âmes ardentes qui l'introduisirent trouvèrent sous leur parole un peuple d'une rare qualité d'intelligence et de cœur; un peuple fin, sensible et mouvant, volontiers penché sur des larmes, avide de sentiments universels et de gestes d'amour immense, — avec cela inquiet de formes belles, de couleurs, de musique. Sur toute cette richesse d'âme, cette slave somptuosité intérieure, le catholicisme se versait à plein. Il n'est pas jusqu'aux perpétuels besoins physiques de batailles et de voyages qu'il ne satisfît magnifiquement, par ses croisades et ses pèlerinages.

L'Eglise ne s'est point seulement développée en Pologne comme l'expression vivante et spirituelle de son âme. Cette âme, elle l'a modifiée, et par une éducation séculaire, a modifié la race elle-même. Dès la confusion du premier Moyen-Age, les moines implantent brusquement en Pologne la règle, la clarté, la logique latines. La méthode dans l'agriculture, l'industrie, la mise en valeur des intelligences et des cœurs, la méthode romaine y prend racine et s'y étale. Cette riche pensée slave, qui eût pu être tirillée par tant d'attirances voisines, hésitante et flottante sur la vaste plaine orientale, l'Eglise pendant des siècles la resserre, la fixe, la centre patiemment. Au cours de l'histoire, c'est toujours l'évêque qui rattache le lien de la Pologne à la Méditerranée, qui prend la tête de toutes les Renaissances latines, qu'elles soient plastiques comme au XVI^e siècle, littéraires avec le XVII^e siècle, politiques avec le XVIII^e. Mille ans de la plus forte et de la plus durable civilisation se sont imposés tous les jours au Polonais, dans une messe ou une litanie. Il a fini par les exiger, et le Slave, grâce à la prise religieuse de la race, ajoute un trésor de qualités latines à son bien originel.

C'est ce qui nous explique la complexité apparente de ses luttes historiques; menacée par l'islam, la patrie se lève pour défendre la religion. Menacée par les Russes, c'est son âme religieuse qui se dresse, entraînant la patrie, contre un Slave, oui, mais un Slave qui méprise la latinité. Contre le Prussien luthérien le catholicisme mène aussi la guerre, représentant à la fois l'âme slave et l'âme latine, qu'il combat également. Ainsi, ilot battu des races et des religions, la Pologne s'appuie ferme sur sa foi, qui, englobant dans son unité toutes ses diverses origines, répond victorieusement à toutes les tentatives de dissociation.

L'histoire, admirablement, montre cette fusion de religion et de patrie. Ce sont d'abord les papes, qui, en aidant Boleslas le Hardi à devenir roi, en sauvegardant plus tard la Pologne de l'Allemagne, lui assurent sa vie première. Puis, les moines colons, artisans, clercs et chevaliers, en font, dans l'Europe orientale, une forteresse de force, de richesse et d'intelligence capable de résister aux pires rafales des hordes asiatiques. Les grands évêques, à la suite de l'Italie, y ouvrent un splendide seizième siècle. Vient le dix-

septième où la nation commence à se déchirer elle-même. De grandes voix pieuses osent alors s'élever contre les rois étrangers. En pleine décadence suivante, chose curieuse, ce sont des ecclésiastiques qui écoutent les appels confus à la liberté du XVIII^e siècle matérialiste français, et, disciples de nos philosophes, essaient avec un Naruszewicz qui écrit le virulent pamphlet de *La Voix des Morts*, de réveiller la Pologne agonisante. Le président de la Confédération de Bar est un évêque, Soltyk... La Pologne meurt. Et les rois épervertis se croient subtils en formant une Sainte-Alliance qui l'écrase au nom du Christ. Peine perdue: non seulement le clergé reste indépendant, mais résolument, malgré les souverains, malgré le pape, il prend la tête de toutes les révoltes. En 1831, l'ambassadeur de Russie à Rome se plaint que « les ecclésiastiques de toutes classes aient presque partout été à la tête des menées révolutionnaires, et que la fureur de leur exaspération les ait portés plusieurs fois sur les champs de bataille où ils ont été acteurs et victimes. En 1863, le tsar ordonne au général Mouraviev « de sévir avec la plus grande énergie contre le clergé catholique instigateur de la rébellion ». Depuis, la Pologne voit se resserrer encore les liens de sa foi religieuse et de sa foi patriotique: « La Pologne est le Christ des nations » proclament les poètes romantiques, excitant ainsi l'attachement perpétuel au double idéal. Et de plus en plus, sous les clous des oppressions, la Pologne latine et slave écoute, penchée sur ses blessures, l'écho des gouttes de sang du Christ.

La place de l'Eglise, dans la Pologne contemporaine, est immense, et rendue unique par la permission — si chèrement vendue, souvent — d'employer le polonais dans ses temples. Son rôle est difficile à bien mener. Au milieu des maîtres différents, le prêtre, un des représentants les plus forts et les plus exacts de la Pologne libre du passé, doit la conserver intégralement, la développer et la transmettre. La mission du curé campagnard est donc puissante et variée. Il prêche la repopulation — question vitale pour une race étouffée — conseille l'hygiène, s'occupe des malades, des orphelins. Il crée des magasins coopératifs. Il dirige les affaires du paysan, écoute sa plainte et la porte au seigneur, crée des écoles pour ses enfants afin d'en faire de vrais Polonais, comme leurs ancêtres. Il fonde des journaux populaires, conteurs, pieux, naïfs et patriotiques, pour les longues veillées d'hiver. Bref, il est l'unique et intime magistrat du village, et l'influence morale et sociale, pourtant très grande, que répandaient nos bons curés de France dans les paroisses d'Ancien Régime, ne donne qu'une faible idée de la sienne. De cette sorte, mais sur une plus large échelle, agit le haut clergé, et il fait vivre la vraie Pologne dans les cadres des Universités, de l'Assistance publique, dans la littérature, l'art, dans la politique surtout, politique libérale pour les Polonais qui se querellent, révoltée pour l'étranger. Et qu'il souffle un vent de résistance précise, tout le clergé,

grand et petit, organise de formidables manifestations, comme cette fameuse procession du 5 novembre 1905, qui restera célèbre dans les annales polonaises, ou des hymnes catholiques et patriotiques furent chantés, avec quel immense espoir! par quatre cent mille Polonais dans les rues de Varsovie.

Aussi, dans ce pays où la tolérance a fleuri tout au long de l'histoire comme une des maîtresses vertus, le catholicisme moderne a-t-il été la forme d'existence polonaise la plus attaquée par les oppresseurs. Il y a pourtant des degrés dans ce martyre, des nuances dans cette souffrance.

L'oppression russe fut terrible de brutalité. On installa de force les popes dans cette Pologne élevée et délicate. « Yeux avides, pattes crochues » les qualifie le dégoût populaire. Et encore « voleur comme un pope, facile comme une popesse » « non seulement », dit un historien français, E. Pelletan « non seulement Nicolas, qui jouissait de sa cruauté avec une effrayante candeur, voulait arracher la religion de l'âme, et on vit par son ordre des grenadiers de la garde forcer de pauvres religieuses à renier le Dieu de leur enfance à coup de talon de botte sur la figure, puis les traîner par les cheveux sur les dalles et les jeter dans la nuit d'une casemate ». La Pologne résiste. On baptise en secret les enfants, et les mères les emportent au prêtre dans les bois, sous la neige, au risque de revenir avec des morts dans les bras! On se cache pour ensevelir suivant les rites des ancêtres. L'Oukase de 1905, qui accordait officiellement la liberté de conscience est resté lettre morte. Le Russe, par des moyens surnois, empêche qu'il soit efficace: il défend le retour des Polonais orthodoxes au christianisme, favorise les hérésies populaires, et, afin d'affaiblir le clergé, choisit, parmi les candidats aux ordres, les moins purs et les moins intelligents; la Papauté, dont les missives aux Polonais tombent sous la censure tsariste, est obligée de rester impuissante devant ce spectacle...

Plus insupportable encore s'organisait la persécution allemande. Méthodique, protéenne, rusée, elle atteignait les sources vives de la foi. Aussi la résistance fût plus âpre, plus serrée. Il fallait lutter dans l'armée, pour conserver, malgré le feldwebel, le livre de prières polonais et catholique, lutter à l'école catholique et polonaise contre l'inspecteur allemand, recevoir sans mot dire le policier imbécile et hypocrite, répondre au lourd et féroce discours du recteur de l'Université, subir les bienfaits paternels d'une Assistance publique qui confiait à des Allemands de petits Polonais orphelins élevés dans le catholicisme, combattre, chose pire encore, des frères en la foi, hélas! les catholiques allemands, qui, avec perfidie, demandaient au Kaiser l'abolition des prières en polonais... L'Allemagne a été jusqu'à menacer les prêtres qui ne lui présenteraient pas de certificats de civisme » de maintenir le chiffre de leur traitement sans espoir d'augmentation! Honteux essai de corruption qui suffirait, à lui seul, pour flétrir l'honneur d'un peuple...

— Quel profit en aurais-je, puis-je ici on ne pourrait rien avoir, même si c'était bon marché?

— C'est encore plus juste; mais que diable veux-tu donc?

— C'est que je ne sais, monsieur, comment vous le dire. Souvent lorsque je me mets à penser, à penser, Ryfka, c'est ainsi que s'appelle ma femme, me demande: « Srull, qu'as-tu? » Que lui répondrais-je, quand je ne sais pas moi-même ce que j'ai? Car on pourrait bien se moquer de moi, » ajouta-t-il en me regardant d'un air interrogateur.

Mais je ne riais pas. Ma curiosité était excitée: on voyait que Srull était sous le poids d'une pensée dont il ne pouvait se rendre compte, et qu'il lui était encore plus difficile d'exprimer dans une langue qu'il possédait fort peu. Désireux de venir à son secours, je le rassurai en lui disant que mon travail n'était pas pressé, que nous pouvions causer, etc. Le juif me remercia du regard, et, après quelques moments de réflexion, il reprit l'entretien.

« Quand êtes-vous parti de Varsovie? »
 — D'après le calendrier russe, à la fin d'avril.
 — Faisait-il froid ou chaud alors?
 — Il faisait tout à fait chaud, et je suis parti en costume d'été.
 — Vraiment? Et ici nous avons la gelée.
 — As-tu oublié qu'en avril les champs chez nous sont déjà ensemencés, et que tous les arbres sont verdoyants?
 — Verdoyants?

Et les yeux de Srull brillèrent de joie:
 « Ah! oui, verdoyants. Et ici nous avons la gelée. »
 Je compris dès lors ce qu'il voulait; désirant cependant mieux m'en assurer, je me tus. Le juif s'animait visiblement.

« Dites-moi si, maintenant, il y a encore chez nous... C'est que, voyez-vous, j'ai oublié comment cela s'appelle en polonais, ajouta-t-il d'un air confus, comme s'il l'avait su autrefois. C'est blanc comme les pois, seulement ce n'est pas des pois... Cela pousse près des habitations, en été, dans les jardins, sur de hauts échelas... »

— Les haricots?

— Oui, c'est cela, les haricots, les haricots, répéta-t-il comme s'il avait voulu graver ce nom dans sa mémoire.

— Naturellement qu'il y en a beaucoup; est-ce qu'on n'en voit pas ici?

— Ici, je n'en ai pas vu un seul depuis trois ans. Il y a des pois que chez nous, excusez-moi...

— On donne aux cochons.

— Oui... oui... Ici on les vend à la livre, et encore n'en trouve-t-on pas toujours.

— Est-ce que tu aimes les haricots?

— Ce n'est pas que je les aime, mais souvent je pense comme c'est beau quand ils poussent près de la maison, comme une forêt. Ici, il n'y a rien... Et maintenant, reprit-il, dites-moi si chez nous, en hiver, il y a encore de ces petits oiseaux gris!... oh! petits comme cela!... fit-il en montrant le doigt. J'ai aussi oublié leur nom... Autrefois, il y en avait beaucoup. Souvent, quand je disais mes prières près de la fenêtre, ces petits oiseaux se rassemblaient aussi nombreux que des fourmis. Mais qui là-bas y fait attention? Savez-vous, monsieur, que je n'aurais jamais cru devoir y penser un jour? Car, ici, les corbeaux même s'enfuient en hiver; à plus forte raison, ces petits oiseaux ne pourraient vivre dans ce pays; mais là-bas, on en voit encore, n'est-ce pas, monsieur?

Je gardai le silence, car je ne doutais plus que le vieux juif, ce fanatique *chasyrd*, n'eût, comme moi, le mal du pays, que tous deux nous souffrions de la même maladie. La rencontre inattendue de ce compagnon de souffrance me toucha encore davantage, et, lui prenant la main, je lui dis:

« C'est donc de tout cela que tu voulais causer avec moi? Tu ne penses pas aux hommes, ni à ton triste sort, ni à la misère qui t'opprime; mais tu regrettes le soleil et l'air du pays natal? Tu penses aux champs, aux prés et aux bois, que, dans le courant de ta triste vie, tu n'as pas eu le temps de bien connaître, et, maintenant que ces douces images s'effacent de ta mémoire, tu as peur du vide qui t'entourera, de l'isolement que tu ressentiras lorsque ces chers souvenirs n'existeront plus? Tu veux que je te les rappelle, tu veux que je te parle de notre pays?... »

— Oh! oui, monsieur, oui, monsieur, je suis venu exprès pour cela... »

Et il me serra la main en riant joyeusement, comme un enfant.
 « Ecoute donc, frère! »

Et Srull m'écoutait, buvant mes paroles, la bouche ouverte, et les yeux fixés sur moi. Ce regard m'échauffait, m'excitait, m'arrachait les mots; le juif les saisissait avec avidité et il les déposait dans le plus profond de son cœur enflammé, car, lorsque j'eus terminé mon récit, il s'écria en gémissant:

« O *wei mir!* o *wei mir!* (1)!
 Sa barbe rousse frissonna, et des larmes grosses et pures roulèrent le long de son visage amaigri... Longtemps, le vieux *chasyrd* sanglota et moi je pleurais avec lui.

Depuis ce temps, beaucoup d'eau a coulé dans la froide Léna, bien des larmes humaines sont sans doute tombées des visages souffrants. Aujourd'hui cependant, bien que cela se soit passé depuis longtemps, dans le silence des nuits, des nuits sans sommeil, la figure monumentale de Boldyga animée par le stigmate d'une grande douleur, et le visage de Srull, jauni, ridé, sillonné de larmes pures, m'apparaissent souvent. Et, quand je considère ces visions nocturnes, il me semble voir les lèvres pâles et tremblantes de juif s'agiter, et, une voix plaintive murmure tout bas près de moi: « O Jéhovah! pourquoi es-tu si impitoyable pour un de tes plus fidèles serviteurs! »

FIN.

Les provinces autrichiennes se sont trouvées, en apparence, dans des conditions de meilleure existence spirituelle. L'Autriche, par une tolérance moelleuse, une paix inerte, savait assoupir les cœurs. Elle disait aux Polonais : « Notre nation comprend des Slaves, et des Catholiques, et des Latins, comme vous... » Ah ! mille fois plus dangereuse, peut-être, que la botte ou le knout, eût été cette main tendue ! Heureusement l'église est une, malgré les frontières, et le reste du clergé polonais entraînait, hors des chemins trop onduleux le clergé soumis à l'Autriche...

Qu'est-il advenu depuis la guerre de cette action religieuse si formidable ? Nous sommes mal renseignés sur la Pologne gémissante. Nul doute que, plus que jamais, le clergé ne continue son œuvre de résistance. Il a un avantage énorme sur le patriote du siècle : il prêche, il a la voix haute ! Et c'est lui aussi qui groupe les éléments polonais, mariant les êtres, unissant les élans divers, suivant les détails des vies. L'âme de la Pologne retrouvée nous montrera l'étendue et les limites de son œuvre. Une fois de plus, nous constaterons cette union émouvante de deux grands idéals humains, patrie et religion, qui fait croire que la Pologne frappée ou exilée a, comme un paysan poursuivi qui enferme dans une même cachette tous ses trésors, uni ses meilleurs sentiments séculaires pour mieux les garder. Poètes, prêtres et artistes plongent avec délices la main dans la réserve divine, et font couler, inlassablement, la double inspiration sur le peuple. Mais c'est peut-être le peuple lui-même qui exprime le mieux cette riche grandeur spirituelle, et c'est le cœur battant, que ceux dont la tâche de résurrection polonaise s'affirme de plus en plus, doivent écouter des psaumes populaires de Pologne analogues à celui-ci :

« Notre père, qui êtes aux cieux,
Regardez vos fils qui succombent dans le combat,
Que votre nom soit sanctifié, c'est notre cri,
Bien que notre cœur blessé soit près de mourir dans nos
[poitrines.

Notre père, lorsque l'ennemi offense votre nom,
Et que des douleurs terribles nous oppressent,
Nous crions, inéductibles, sous le poids de nos chaînes :
Seigneur, que votre règne vienne !

Pour l'océan de nos malheurs donnez une goutte de conso-
[lation,

Permettez-nous de résister, nous, vos chevaliers,
Pardonnez-nous nos fautes, nos anciens péchés,
De même que nous pardonnons sincèrement à nos ennemis.

Aujourd'hui, où la voûte de votre ciel s'obscurcit,
Où depuis un siècle nous pleurons sur les tombeaux de nos
[pères,

Né nous induisez pas en tentation,
Mais délivrez, par une parole sacrée, notre chère patrie ! »
M. MARTIN.

Les Allemands à Lodz

(L'emprise allemande sur la Russie.)

Les Allemands ont mis en vigueur, à l'égard de l'industrie polonaise, les méthodes qu'ils font florir en Belgique ; la production manufacturière a été totalement suspendue, et, en même temps, l'on a pris toutes les mesures pour que cette industrie ne se relevât jamais de sa chute : les ouvriers habiles ont été déportés par milliers en Allemagne ; Lodz a été affamée avec un raffinement systématique, auprès duquel n'est qu'un jeu puéril « le blocus inhumain de l'Angleterre ». Hindenburg lui-même déclarait en décembre 1914 : « C'est très bien qu'on ait faim à Lodz. »

Les sentinelles qui cernent Lodz, pour y provoquer la famine, ont l'ordre de faire feu sur tout « contrebandier » essayant d'introduire des vivres dans la ville. Aux barrières, les soldats enlèvent aux enfants qui, de la campagne, se rendent aux écoles, le morceau de pain de leur maigre repas. De décembre 1914 à Pâques 1916, Lodz a été un repaire de bandits, un foyer sordide de typhus, de misère, car l'administration allemande n'avait qu'un but : rendre le séjour de la ville intolérable, même pour les plus résistants. Ce n'est que lorsqu'on eut été obligé de livrer aux flammes des parties entières du faubourg de Baluty (habité par la population ouvrière la plus pauvre) et, dans les quartiers du centre, de fermer des rues entières, que les autorités prussiennes jugèrent qu'il était temps de combattre vigoureusement les épidémies, car le danger

dont elles menaçaient l'arrière de l'armée était plus grand que le profit éventuel qu'on retirerait de la suppression par le typhus de milliers de bons ouvriers polonais.

Il n'est pas permis aux fabricants de Lodz de donner des subsides à leurs ouvriers : le chômage, provoqué artificiellement par la mise sous séquestre de toutes les matières premières, force les patrons à faire exécuter des travaux improductifs, afin d'épargner aux ouvriers d'être qualifiés de « vivant du secours d'autrui » et par conséquent, d'être désignés pour la déportation.

Avec une compétence et une méthode vraiment prussienne, on réquisitionne dans les fabriques et les établissements industriels les parties de machines sans lesquelles ces machines, pendant des années après la guerre, seront réduites à l'inactivité.

Les travaux les plus élémentaires de reconstruction après la guerre dépendront du vouloir de Berlin, car les plus simples serruriers, les plus petits ateliers ne seront en état de se remettre à l'ouvrage que si les autorités allemandes restituent les instruments et machines de précision qu'elles leur ont confisqués.

On ne recule même pas devant la destruction des usines, comme cela a eu lieu, par exemple, à Zgierz, près de Lodz, où sans le moindre motif l'usine R. Max fut incendiée par les Allemands.

On a mis la main sur toutes les matières premières, sans exception, avec une rigueur minutieuse qui montre avec évidence que les exigences militaires n'étaient pas le seul motif de la destruction systématique de l'industrie polonaise. On a enlevé et transporté en Allemagne des stocks énormes de marchandises de laine et de coton, qu'elles puissent ou non servir aux besoins militaires. Bien que les dernières « réquisitions » de ce genre n'aient pas été en général soldées même par des quittances de réquisition, le montant de ces quittances, sur la place de Lodz, s'élève à plusieurs centaines de millions de roubles.

W. GETTLICH.

Armée polonaise

Paris, 7 octobre.

A l'occasion de la prise de commandement de l'armée polonaise par le général Haller, une importante cérémonie a eu lieu dans la zone du front de cette armée, qui comprend des Polonais d'Amérique, d'autres évadés d'Autriche, d'Allemagne ou de Russie. De nombreux généraux et personnalités françaises, alliées et japonaises assistaient à la cérémonie. Le général Haller a prêté serment, puis une messe militaire a été célébrée et la première division polonaise a défilé.

CENSURÉ

DERNIÈRE NOUVELLE

La désagrégation de l'Autriche

Les Allemands d'Autriche sont complètement isolés et perdent la tête. Ils ne savent pas s'ils doivent obéir à ceux de leurs chefs qui ont encore un peu de sens commun et préconisent la constitution d'un Etat autrichien allemand dans le cadre du fédéralisme futur, ou bien s'ils doivent suivre les pangermanistes, qui font de la propagande en faveur d'une union avec la Bavière. Nous ne sommes pas loin de croire que ce seront les premiers qui obtiendront gain de cause et que la fédéralisation de l'Autriche sera, avant peu de jours, un fait accompli.

On dit que Charles I^{er} serait décidé à laisser aux Tchèques le soin de choisir eux-mêmes la forme d'Etat dans laquelle ils veulent vivre et, au cas où ils se prononceraient pour une monarchie, à les laisser également nommer eux-mêmes le souverain de leur choix.

L'empereur Charles a conféré, hier, avec M. Jules Andrassy, avec le prince Windschgraetz, avec le comte Burian, avec M. Hussarek, avec le professeur Lammasch, avec de nombreux politiciens d'Autriche et de Hongrie, et aussi avec la presque totalité des leaders des partis du Reichsrat, y compris les Slaves, parmi lesquels figurait M. Stanek.

Ce qu'il convient de suivre aujourd'hui avec un intérêt tout particulier, c'est l'attitude de la Hongrie, qui se montre plus séparatiste encore que les nationalités slaves. La Hongrie veut bien rester sous le sceptre de Charles IV, mais elle se refuse obstinément à avoir quoi que ce soit de commun avec l'Autriche, au point de vue politique, constitutionnel, administratif, douanier et bancaire. C'est une séparation complète et définitive qu'exige la Hongrie, qui considère l'Autriche comme un corps mort et un fardeau. Nous pouvons dire que cette séparation sera réalisée dans peu de jours.

MM. Choleski et Bronislowski ont reçu de nombreuses lettres après l'avis de décès du commandant Choleski. Ne pouvant répondre individuellement ils nous prient de faire savoir qu'ils ont été profondément touchés de ces preuves de sympathie.

ON DEMANDE une jeune polonaise pour deux enfants. S'adresser chez M^{me} Korzeniowska, 91, Port Royal.

Jeune femme

ayant très bonne instruction et éducation, musicienne et connaissant un peu l'anglais désirerait situation comme dame de compagnie ou encore gérante ou employée intéressée, préférablement dans une librairie ou papeterie.

Pourrait fournir les meilleures références. *Ecrire: Administration du Journal L. de R.*

Lingerie Fine Robes et Manteaux

Clarice

420, rue Saint-Honoré

Téléphone : Central 42-86

AMPUTÉS BRAS ET MAINS

ARTICULÉS, Automatiques. **CAUET**
31, boulevard de Belleville, PARIS
Demandez Catalogue. Envoi gratuit.

Nous recommandons contre les maladies de l'estomac une des meilleures eaux minérales, seule gazeuse

EAU DE POUQUES
(Dans toutes les pharmacies)

